

Autour d'Irène

*Avant et après « Irène », des remarques sur la vie et la mort,
en français classique à gauche, en français facile à droite*

32

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils se feraient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

Je m'imagine que les hommes soient éternels sur Terre. Je médite ensuite, et je n'arrive pas à m'imaginer qu'ils pourraient alors voir leur carrière, leur place dans la société comme une affaire plus importante que maintenant, alors qu'ils ne sont que des mortels, et que leur statut social va bientôt s'évaporer.

33

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre : l'un revient à l'autre.

34

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux conserver, et qu'ils soignent moins que leur propre vie.

35

[Irène...]

36

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie ; il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

La mort n'arrive qu'une fois, mais on la sent à tous les moments de la vie. Il est plus dur d'y penser quand on vit que de la subir quand on meurt.

37

L'inquiétude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort, au contraire ; je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes, qui sont mortels.

L'inquiétude, la peur, la déprime n'éloignent pas la mort, bien au contraire ; je ne pense pas cependant qu'il convienne aux hommes de rire avec excès, puisqu'ils sont mortels.

38

Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain ; c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité.

Ce qui est certain par rapport à la mort est un peu adouci par ce qui est incertain. Comme le temps qui reste avant qu'elle n'arrive est *indéfini*, il a quelque chose de l'*infini*, et donc de l'éternité.

39

Pensons que, comme nous soupirons présentement pour la floris-sante jeunesse qui n'est plus et ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore et que nous n'estimons pas assez.

Pensons que, alors que nous regrettons maintenant notre belle jeunesse, qui a disparu et ne reviendra pas, la vieillesse suivra, et nous fera regretter cet âge mûr où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas à sa juste valeur.

40

L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

Tout le monde craint la vieillesse, alors que personne n'est sûr de devenir vieux un jour.

41

L'on espère de vieillir et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

D'un côté, les gens espèrent vieillir, de l'autre, ils ont peur de la vieillesse. En fait, ils aiment la vie, et ils voudraient fuir la mort.

42

C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne la pas craindre.

Il est plus facile de céder à la nature, et d'avoir peur de la mort, que de faire sans cesse des efforts, plutôt que de se donner des armes, en raisonnant, en réfléchissant, et en se combattant sans cesse soi-même, dans le but de ne pas en avoir peur.

43

Si de tous les hommes les uns mouraient, les autres non, ce serait une désolante affliction que de mourir.

Si, parmi les hommes, les uns mouraient, et les autres ne mouraient pas, alors vraiment, mourir, ce serait un triste malheur.

44

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent.

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement, et pour ceux qui meurent, et pour ceux qui restent.

45

À parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine.

Du point de vue des humains, la mort a un bon côté : celui de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui arrive avant la vieillesse arrive à un meilleur moment que celle qui met fin à la vieillesse.

46

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage.

Les hommes regrettent d'avoir mal employé leur temps dans leur vie passée ; mais cela ne les amène pas toujours à mieux utiliser le temps qu'il leur reste à vivre.

47

La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions louables qui les distinguent les unes des autres ; ils confondent leurs différents âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu : ils ont eu un songe confus, uniforme, et sans aucune suite ; ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

La vie est un sommeil. Les vieillards ont sommeillé plus longtemps que les autres ; ils ne commencent à se réveiller que quand la mort s'approche. S'ils repensent alors à toutes leurs années passées, ils ne parviennent à se souvenir ni de bonnes qualités, ni de belles actions extraordinaires qui leur permettent de différencier une année d'une autre. Ils confondent leurs différents âges ; ils n'y voient rien d'assez marquant pour vraiment compter le nombre d'années qu'ils ont vécu ; ils ont fait un rêve tout mélangé, monotone et sans aucune logique ; ils se rendent compte cependant, comme les gens qui se réveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

48

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir ; il ne se rend pas compte qu'il naît, il souffre quand il meurt, et il oublie de vivre.

Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la manière des animaux, et dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige.

Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourrait agir si elle n'était pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la complexion, et par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres, et conduisent jusques au troisième et dernier âge. La raison, alors dans sa force, devrait produire ; mais elle est refroidie et ralentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine, qui est dans son déclin : et ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

Il y a un moment où la raison n'existe pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la manière des animaux, et dont il ne reste dans la mémoire aucune trace.

Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourrait agir si elle n'était pas obscurcie et comme éteinte par les défauts de notre caractère, et par un enchaînement de passions irrationnelles et excessives qui se suivent les unes les autres, et nous mènent jusqu'au troisième et dernier âge. La raison, alors pleine de force, devrait être efficace ; mais elle est refroidie et ralentie par les années, par la maladie et la douleur, décontenancée par le désordre de notre corps, qui dépérit : et pourtant, ces temps-là, c'est la vie de l'homme.

La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI, « De l'homme »,
remarques 32 à 49 (8^e édition, 1694)